

paroisses et congrégations, Tournai devait nécessairement abriter des traditions d'art religieux. La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martin fut l'une des plus renommées pour la beauté de ses manuscrits. La Cathédrale, la bibliothèque communale, celle du Séminaire conservent des livres liturgiques des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, qui offrent, avec quantité de belles lettrines historiées, de superbes enluminures en pleine page. D'ailleurs, en dehors du monde ecclésiastique, on trouve des enlumineurs à Tournai dès le XIII^e siècle: MAITRE ROBERT D'ARRAS en 1280 et JEAN BARAT en 1286.

Ces traditions artistiques, que de grandes institutions religieuses firent éclore, nous les retrouvons dans le monde laïque, manifestées par des documents écrits, surtout par les testaments qui lèguent des œuvres d'art.

Les œuvres de peinture se divisent en trois groupes.

D'abord les tableaux ou panneaux peints. Voici un testateur de 1316 qui lègue « un tableau où il y a image peinte, qui pend en sa chambre »; un autre de 1337 donne au Béguinage « son tableau peint »; un autre, de 1400, lègue « un tableau où est le Dieu de Lucques »; un autre de 1412 donne aux Chartreux « un grand tableau qui s'ouvre à deux feuilles, figuré de la Souffrance de Notre-Seigneur ». A mesure qu'on avance dans le XV^e siècle, les tableaux deviennent plus nombreux dans les demeures privées. Comme mémorial funéraire, le tableau peint paraît antérieur au bas-relief. Il y a enfin le retable: en 1400, Jacques de Corbinangles commande pour l'église Sainte-Marguerite une « table d'autel de plate peinture à chef (forme de retable); en laquelle il y aura, à l'un des côtés, S. Jacques, au milieu Notre-Dame et à l'autre côté Ste-Barbe ».

Les « draps peints », toiles peintes à la détrempe, qui succédèrent aux fresques et furent, à leur tour, supplantées par les tapisseries de hautelisse, se rencontrent souvent dans le mobilier tournaisien au XIV^e et au début du XV^e siècle. On y représente des scènes du Nouveau Testament, des effigies de saints et quelques sujets profanes: un concours d'arbalétriers (1415), la fontaine de Jouvence (1436).

Enfin, les peintres enluminaient des statues et des bas-reliefs, et ce troisième ordre de travaux ne fut pas le moindre dans une ville où la sculpture avait atteint la prospérité que l'on sait.

En 1364, les peintres, comme tous les métiers de Tournai,

furent constitués en corporation et en corps politique. Pour former une bannière, ils furent unis aux orfèvres, rapprochement qui s'explique par l'importance donnée à l'or dans les peintures de cette époque. Au reste, cet essai de constitution démocratique fut éphémère et les métiers attendirent leur organisation définitive jusqu'en 1423. Mais, dans l'entretemps (1404), on voit les peintres former une confrérie et s'associer à cette fin, non avec les orfèvres, mais avec les sculpteurs, leurs collaborateurs habituels.

La constitution communale de 1423 reproduisit les statuts de 1364. Les peintres marchèrent avec les orfèvres sous une bannière dont l'une des faces présentait l'image de Saint Luc. Alors fut ouvert un registre dans lesquels s'inscrivirent les maîtres et les apprentis; C'est grâce à la conservation de ce document que, à partir de 1423, tous les peintres tournaisiens sont connus.

Avant cette époque, ils ne le sont guère. On peut citer une dizaine de noms sans données biographiques. Le testament de MAITRE MICHEL FUSÉE le peintre († 1360) montre bien qu'il s'agit non d'un simple décorateur, mais d'un artiste. En 1397, MAITRE JEAN LECLERCQ, peintre, fit les croquis des quatre sirènes dont on



Sirène du Belfroi.



Triton du Belfroi.

orna les tourelles du Belfroi; il était peintre de vitraux. Un peintre nommé Maître LOYS LECLERC travaillait à Tournai en 1405. Le tournaisien JEAN MOREL fut employé, de 1408 à 1431, pour divers travaux de peinture à la Cathédrale de Cambrai. De MAITRE HENRY LECHIEN, l'on connaît une œuvre intéressante.

En 1402, un riche bourgeois de Tournai ayant fait édifier, à côté du chœur de l'église Saint-Jacques, une chapelle dédiée à son patron Saint-Nicolas, Lechien « devisa et ordonna les peintures et couleurs de quoi la dite cha-

pelle fut faite » et en fit un croquis. L'œuvre fut exécutée par un autre peintre tournaisien, bon ouvrier sans doute; mais Lechien en fut, d'après ce texte, le créateur. Les peintures de la voûte de cette chapelle, représentant un chœur d'anges jouant de tous les instruments de musique en usage au XV^e siècle, furent découvertes en 1880 et restaurées par J. Helbig.

Un document qu'il ne faut pas négliger, c'est la tapisserie contenant l'histoire de Saint Piat et de Saint Eleuthère, qui orne la sacristie de la Cathédrale. Exécutée à Arras en 1402, il est fort vraisemblable qu'un peintre tournaisien en fit les cartons.

Quand s'ouvrit le registre de Saint-Luc (1423), il y avait à Tournai quinze maîtres-peintres parmi lesquels se classait hors pair ROBERT CAMPIN. Celui-ci doit nous arrêter plus longtemps, car son atelier apparaît comme un centre de culture artistique et formera le grand Roger de le Pasture, ainsi qu'un autre peintre de renom: Jacques Daret.

Robert Campin naquit en 1379, non à Tournai, mais probablement à Valenciennes, où il put connaître le célèbre André Beauneveu. On ignore s'il fut apprenti tournaisien; mais dès 1407, il exerçait son art à Tournai en qualité de maître, et en 1408, il acheta une maison en la Lormerie (rue des Chapeliers), près du chœur de la Cathédrale. En 1410, âgé de 32 ans, il devint le peintre ordinaire de la ville et se fit recevoir dans la bourgeoisie.

Lors de l'institution des doyens des métiers, il fut mis à la tête de la corporation; ensuite il fit partie du magistrat communal. Notable de son quartier, marguillier de sa paroisse, c'était à Tournai un homme d'importance; toutefois, ses mœurs laissèrent à désirer.

Fut-il un véritable artiste, ou bien, comme d'aucuns le prétendent, un simple décorateur? Les textes d'archives ne lui attribuent guère que des travaux de décoration. Extraits de comptes des ouvrages de la Ville, ils ne se rapportent, en général, qu'à l'ornementation des édifices communaux: enluminure de blasons et de statues, peinture de bannières et de tableaux de serment. C'était la besogne courante des peintres à cette époque. En 1426, lorsque la châsse des Damoiseaux, la riche couverture dont on l'ornait et les gonfanons qui l'accompagnaient furent refaits aux frais de la ville, Campin eut l'entreprise de tout ce travail. En 1438, il fit les cartons d'une « vie et passion de Saint Pierre » avec les portraits des donateurs, œuvre qui couvrit 68 aunes de toile. Voilà bien des travaux artistiques. Peut-on croire d'ailleurs,

étant donné ce que l'on sait de la production artistique de Tournai en ce temps-là, que le premier peintre de cette ville, le chef de la corporation, celui qui avait le plus de clients et d'apprentis et que l'on consultait de préférence dans toutes les questions d'art, n'ait été qu'un décorateur obscur? La notoriété de Campin hors de Tournai est attestée pour deux faits: le premier, qu'il eut pour apprenti, en 1419, Hanekin de Stoevere, fils du peintre Gheeraert de Stoevere, de Gand; le second, que Marguerite de Bourgogne, veuve de Guillaume IV, comte de Hainaut, fit une démarche en sa faveur en 1432.

La gloire de Robert Campin est d'avoir enseigné la peinture à Roger de le Pasture.

Aucun doute n'existe plus, depuis les travaux de Pinchart (1867), sur l'identité de ROGER DE LE PASTURE et de *Van der Weyden*, le peintre de Bruxelles. La discussion, qui s'était poursuivie âprement sur ce point jusqu'en ces derniers temps, peut être tenue pour close. Le célèbre maître Rogier naquit à Tournai en 1399, de Henri de le Pasture et d'Agnès de Wattrelos.

La question actuellement discutée est de savoir où le grand peintre fit son éducation. Un texte du registre de la Confrérie de Saint-Luc répond à cette question en révélant qu'il commença son apprentissage chez Campin le 5 mars 1427. Mais cette réponse soulève un nouveau problème, parce que Roger avait alors 28 ans. Heureusement nous possédons, grâce à un compte de tutelle, l'histoire des jeunes années de son compagnon Jacques Daret, et nous savons que celui-ci travailla dans l'atelier de Campin longtemps avant d'entrer officiellement dans la période d'apprentissage, laquelle donnait droit à la maîtrise au bout de quatre ans. Il en fut de même, probablement, de Roger.

C'est une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de nos peintres que celle de 1425 à 1432. Hubert Van Eyck terminait sa carrière à Gand, où les Tournaisiens fréquentaient beaucoup; son frère Jean s'installait à Lille et visitait ses confrères de Tournai; Roger de le Pasture avait passé vingt-cinq ans et faisait avec Daret le succès de l'atelier de Campin; la sculpture tournaisienne, sans doute sous l'influence de ces peintres, s'enrichissait de thèmes nouveaux et de nouveaux éléments décoratifs.

Roger, promu maître-peintre, c'est-à-dire investi de la capacité de travailler pour son compte, le 1^{er} août 1432, quitta bientôt Tournai pour s'installer à Bruxelles. Quand il mourut, en 1464,

les peintres de Tournai se souvinrent qu'il avait fait partie de leur confrérie et célébrèrent un service pour lui.

S'il est vrai que son œuvre appartient à l'histoire générale de la peinture et traduit différentes influences, cependant un de ses plus célèbres tableaux manifeste, suivant des avis autorisés, les traditions tournaisiennes. C'est la *Descente de Croix* de l'Escurial. « Ce tableau est comme un bas-relief », dit M. Karl Voll « il procède de l'art ancien et doit être attribué à la première manière du peintre ».

Comme Roger, Tournaisien de naissance, d'origine ancestrale et d'éducation professionnelle, plus tournaisien que lui par sa carrière, mais attiré aussi par les ducs de Bourgogne, tel nous apparaît Jacques Daret. Il était de cette famille de sculpteurs sur bois que nous avons notée plus haut comme la plus fidèle à sa profession; pourtant, il préféra la peinture. Elève de Campin, maître le 18 octobre 1432 et tout de suite honoré de la charge de prévôt de la Confrérie, il travailla quelque temps à Tournai; puis s'établit à Arras, où florissait la tapisserie de haute-lisse.

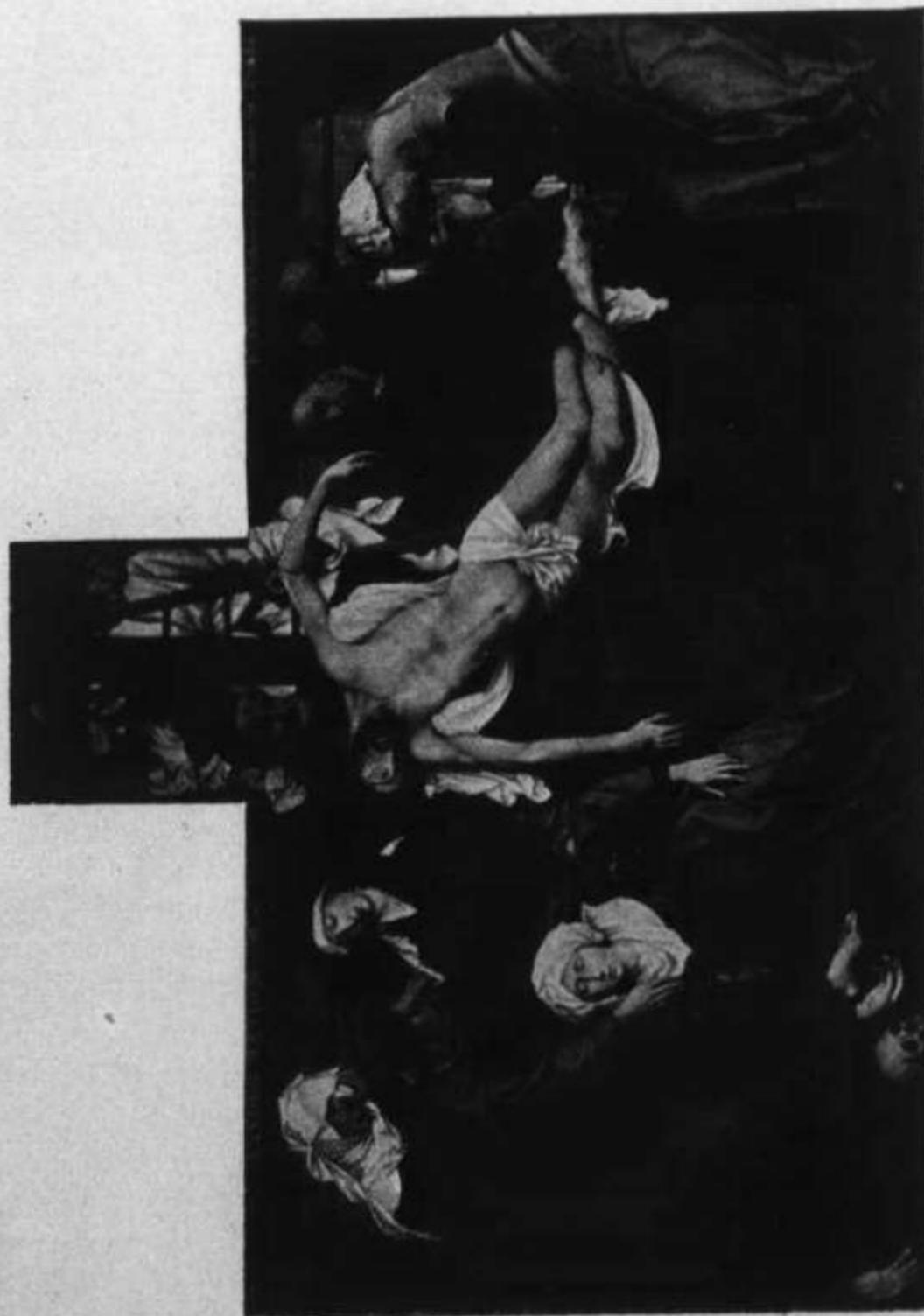
Il ne revint à Tournai qu'en 1460, précisément à l'époque où cette industrie s'y développa. Daret fut le grand décorateur des fêtes de la Cour de Bourgogne. Au banquet du *Vœu du Faisan*, aux noces du Téméraire, il dirige la pléiade d'artistes que l'on a fait venir de toutes les villes belges. Il quitta Tournai une dernière fois en 1466, lorsque Philippe-le-Bon fit les somptueux apprêts du siège de Dinant.

Les recherches de M. le professeur Hulin permettent d'attribuer à Daret une « Visitation »; une « Adoration des Mages » et une « Présentation au Temple », parties d'un retable à cinq panneaux que le peintre tournaisien exécuta pour l'abbaye de Saint-Vaast, et qu'admirent, en 1435, les diplomates du Congrès d'Arras. On sait aussi qu'il fournit à l'abbé de Saint-Vaast des cartons de tapisserie et les dessins de divers ouvrages de cuivre.

Daniel Daret, son frère et apprenti, fut nommé en 1449 peintre ordinaire de Philippe-le-Bon.

A la suite de ces noms principaux, l'on pourrait citer une foule de peintres contemporains; le cadre de cette étude impose un choix.

HENRI DE BEAUMETIAU, Montois établi à Tournai, était maître de fraîche date lorsqu'il peignit la « Vie et Passion de Saint-Pierre » d'après les cartons de Campin. En 1443, il fait le croquis



Roger de le Pasture. — Descente de Croix de l'Escurial.

d'une statue pour le Beffroi; en 1445, il décore de peintures à personnages le jubé de Saint-Nicolas; en 1456, il peint un « grand tableau à images » pour la Halle de Saint-Brice.

LOUIS LEDUC,

« Et de Tournay, plein d'engin celestin,
Maître Loys, dont tant discret fut l'œil ».

reçu maître en 1453, travailla pour l'église Sainte-Marguerite, qui lui dut notamment un retable. Entre Daret et Simon Marmion (reçu dans la corporation de Tournai en 1468), il est le seul dont le nom soit précédé du titre de « Maître » dans le registre de Saint-Luc.

PHILIPPE TRUFFIN († après 1506), apprenti de Leduc et l'un des principaux collaborateurs de Daret aux noces du Téméraire, tint à Tournai un atelier fréquenté par beaucoup d'apprentis étrangers. Il peignit des retables et des portraits. Ses œuvres, dont plusieurs sont décrites dans les documents d'archives, ont disparu.

PHILIPPE VOISIN, PIÉRART HELDEBAUT et PIERRE FERRET, natif de Bruges, sont encore à citer avant la clôture du XV^e siècle.

Beaucoup moins riches en artistes furent les siècles suivants. Du XVI^e et du XVII^e, les églises de Tournai ont gardé quelques triptyques funéraires de médiocre valeur. Van Mander a décrit le peintre tournaisien de cette époque en la personne de MICHEL JONCQUOY († 1606). « Il avait exécuté beaucoup de petites peintures, répétait son œuvre à satiété; du reste, il avait une manière agréable de faire les choses ». Un séjour à Rome paraît aussi avoir donné plus d'envergure au talent de Joncquoy, qui fit par la suite beaucoup de portraits. Le Courtraisien PIERRE VLERICQ, que Van Mander met fort au-dessus de Joncquoy, mais avec un visible parti-pris, eut un atelier à Tournai de 1569 à 1581.

Au XVII^e siècle, MICHEL BOUILLON, natif de l'Aire, releva quelque peu la réputation des peintres tournaisiens. Il fut le maître de Philippe de Champagne et de nombreux apprentis. L'église Saint-Brice conserve deux de ses œuvres: Saint Marcou et la Visitation. De GHISLAIN-FRANÇOIS LADAM, reçu maître en 1659, la Cathédrale possède la *Chute des Anges*, et la paroisse de Notre-Dame un tableau qui est son chef-d'œuvre, représentant la re-



Louis Gallait. — Derniers honneurs rendus aux comtes d'Égmont et de Hornes. (Musée de Tournai.)

mise des clefs à Saint Pierre. THÉOBALD MICHAUX (1676-1769), auteur de jolis paysages, ne fut tournaisien que de naissance. HENRI-JOSEPH DUVIVIER († 1771), s'est distingué parmi les artistes attachés à la manufacture de porcelaine. Enfin, dans les dernières années de l'ancien régime, PIAT SAUVAGE, né à Tournai, élève du sculpteur Gillis, devint peintre de Louis XV et mit en vogue ses grisailles.

Tout un mouvement artistique se produisit, à la fin du XVIII^e siècle, autour des manufactures de porcelaine, de tapis et d'orfèvrerie, qui renouvelèrent alors la vieille réputation de Tournai. Aux noms de Gillis, de Lecreux et de Duvivier, il faut ajouter celui de JOSEPH MAYER, (1754-1825) qui décora le fameux service du duc d'Orléans; celui de MALAINE (1745-1809), excellent peintre de fleurs, qui fut nommé peintre de Louis XVI et attaché à la manufacture des Gobelins; celui des frères PLATEAU, habiles décorateurs.

Cette renaissance locale légua au siècle suivant une *Ecole de dessin*, ouverte en 1757 sous la direction de Gillis, réorganisée en 1808 et confiée en 1827 à un élève de David, PHILIPPE-AUGUSTE HENNEQUIN (1763-1833). Sauvage eut pour élève FLORENTIN DE CRAENE (1793-1852) qui, appelé en Espagne pour lithographier les tableaux de l'Escurial, s'y fit une brillante réputation et devint peintre de la Cour. Deux autres Tournaisiens durent leur célébrité à la lithographie: ce sont les frères HAEGHE. Sous Hennequin l'école de Tournai donna sa première formation artistique à LOUIS GALLAIT, (1810-1887).

Terminons cette revue rétrospective sur le nom du grand peintre auquel Tournai éleva une statue et dont le musée communal possède l'émouvante scène des *Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes*.

Maurice HOUTART.



Les Arts décoratifs à Tournai

par E. J. Soil de Moriamé.

Toutes les branches de ce qu'on appelle aujourd'hui les beaux-arts et les arts décoratifs, ont été pratiqués avec honneur à Tournai, au cours de sa longue et glorieuse histoire.

A toutes les époques, on y rencontre des artistes cultivant tous les métiers d'art; toujours ils sont nombreux et toujours aussi les œuvres sorties de leurs mains sont remarquables.

L'Exposition des *Anciennes industries d'art tournaisiennes* organisée en 1911, dans les locaux du Musée, l'a prouvé surabondamment.

Tournai ville d'art s'est révélée avec une puissance de production dans les diverses industries, et une supériorité d'exécution dans leurs produits, que beaucoup d'esprits, même avertis, ne soupçonnaient pas.

Il a été démontré que depuis le XI^e siècle, et dans toutes les branches des arts, Tournai a joué un rôle prépondérant; que ses artisans comme ses artistes, tous au même titre, ouvriers de l'œuvre commune, ont excellé dans la pratique des arts les plus divers: qu'ils ont créé une *école tournaisienne*, au sens le plus complet du mot, donnant à toutes les œuvres sorties de leurs mains, une réelle valeur esthétique, un caractère propre qui les apparente entre elles, et qui les distingue des œuvres similaires exécutées dans d'autres régions.

Et il n'y a rien d'étonnant à cela: une ville importante et riche, qui a élevé dans ses murs une cathédrale comme celle de Tournai, la plus belle et la plus considérable de la Belgique, les nombreuses églises et les édifices publics qui l'entourent, devait nécessairement posséder une population portée par son propre tempérament à la pratique des arts, et qui trouvait en même

temps l'occasion de les exercer pour l'entretien, la décoration, l'ameublement et les embellissements constants apportés à ces divers monuments.

Il se forma donc de bonne heure, auprès des architectes et des constructeurs, des groupes d'artisans habiles à pratiquer tous les métiers accessoires à l'art de bâtir, et à côté de l'école d'architecture de Tournai, ils créèrent, dès le XI^e siècle, l'école de sculpture dont nous avons montré l'importance dans notre livre sur l'Exposition Tournaisienne de 1911 (1). Très florissante au XIII^e et au XIV^e siècle, elle donna à son tour naissance à l'école de peinture du XV^e siècle, qui ne le cède en rien à l'école flamande de la même époque.

Mais au moyen âge, tous les métiers fraternisent, tous poursuivent un même idéal d'art et concourent à la grandeur de l'œuvre commune. Maîtres et artisans unissent leurs efforts pour la réalisation esthétique de l'œuvre, sous toutes ses formes et dans tous les détails; et c'est ainsi que très tôt, à côté de métiers purement manuels que comporte nécessairement toute société riche et policée, on trouve à Tournai de florissantes industries artistiques qui en firent dès lors, et pour toujours, un puissant centre d'art.

Orfèvreries religieuses et civiles, sculptures et peintures, tapisseries de hautes lisses, cuivres fondus, cloches et canons, fers forgés et armures de guerre et de joute, étains fondus ou battus, étoffes de luxe, broderies, tentures et toiles damassées, poteries, faïences et porcelaines, bronzes dorés, tapis de pied, instruments de musique, meubles sculptés ou dorés, tous les produits enfin des industries d'art, quelles qu'elles soient, se manifestent à Tournai, avec un double caractère qu'on ne peut leur contester, l'abondance et l'excellence.

Quel admirable spectacle que celui de tous les corps de métiers collaborant à la construction et à l'ornementation de nos monuments, depuis la cathédrale, palladium et orgueil de la cité, jusqu'à la plus modeste chapelle conventuelle, depuis le fier beffroi et la Halle des Consaux, jusqu'aux demeures de nos bourgeois, et faisant d'eux tous, des édifices où la beauté s'affirme sobre et discrète, où l'art embellit les moindres détails; quelle précieuse semence d'art jetée sur un sol bien préparé, qui y germait et qui formera le goût de toute la population

(1) *Les anciennes industries d'art tournaisiennes à l'exposition de 1911*. Tournai, 1912, in-8°, 400 pages et 190 planches.

d'une ville et lui conservera, à travers les siècles et les vicissitudes de la vie politique et de la vie sociale, cette formation esthétique, cette aptitude aux travaux d'art, dont ses habitants sont imbus, qui assurera enfin à la ville elle-même, et lui conservera, le caractère de ville d'art, qui la distingue à toutes les périodes de son histoire!

Tous ces gens de métiers, sculpteurs, peintres, orfèvres, tapisseries, fondeurs, brodeurs, armuriers, étainiers, faïenciers et porcelainiers n'ont cessé, pendant de longs siècles, de faire résonner dans la ville, en l'accompagnant du bruit des métiers, des marteaux et des outils en tout genre, le *chant du Travail* qu'annonçait la cloche du matin et qu'arrêtait la cloche du soir; puis, aux heures du repos, comme à celles des veillées, la vie publique manifestait son activité, la vie sociale affirmait ses nécessités, l'âme guerrière des Tournaisiens s'exaltait, et alors aussi se prenaient les grandes et viriles résolutions pour l'honneur, la défense et la prospérité de la cité, et Tournai accomplissait, à travers les siècles, ses glorieuses destinées.

Et voyez la grandeur des résultats atteints: les *sculpteurs*, imagiers et tombiers exploitent et taillent la pierre de leur sol et, en même temps qu'ils en font un commerce actif, ils fondent une magnifique école de sculpture, qui exercera son action sur une région immense, en Belgique, en France et en Angleterre, où on exportera, dès le XI^e siècle, et jusqu'au XVIII^e, la pierre des carrières du Tournaisis, sculptée, taillée, polie ou gravée par ses artisans.

Les *peintres* du XV^e siècle, formés à l'école des tailleurs d'images, créent l'école de Tournai, apparentée à l'école française et la plus excellente des écoles wallonnes. Ils sont associés à la gloire de l'école flamande (en quoi on croira leur faire le plus grand honneur) et ils fondent l'école brabançonne.

Les *haute-lisseurs* ou *tapisseries* ornent les églises, les palais des rois et les demeures de l'aristocratie, de ces merveilleuses tapisseries qu'on rencontrait dans la Salle de la Toison d'or, dans la tente de Charles le Téméraire, et qu'on admire aujourd'hui encore dans les plus grands musées, dans le garde-meubles des rois d'Espagne et d'autres souverains.

Plus tard, ces mêmes artisans exécutent des tapis de pied, qui ont joui d'une vogue sans pareille et qui ont été appelés à meubler les palais de France sous le premier empire et plus tard ceux du roi des Pays-Bas.

Les *fondeurs de cuivre* répandent avec profusion dans les

édifices et, en particulier, dans le chœur des églises, les pièces de cuivre fondu, et souvent doré, autels tombeaux, fonts baptismaux, aigles-lutrin, lustres, candélabres et chandeliers de toutes dimensions, dont la riche polychromie ajoute aux monuments un décor prestigieux !

Ils forgent les canons pour la défense de la cité, pour les armées du souverain et les vaisseaux de ses flottes ; ils fondent les cloches dont le chant, grave ou joyeux, se fait entendre depuis six siècles dans nos clochers, invite les artisans au travail, appelle les citoyens aux armes, célèbre les triomphes, pleure les détresses, accompagne les funérailles, sonnante, tintant, carillonnant !

Les *forgerons* et les artisans du fer battent cette matière admirable, symbole de force et de sécurité, mais qui se prête aussi aux plus délicates combinaisons décoratives ; les *armuriers* forgent ces armures et ces armes que les Tournaisiens à l'âme guerrière, firent briller partout où il y a de la gloire à conquérir, sur les murs de Jérusalem, comme aux armées des rois de France, leurs légitimes seigneurs pendant bien des siècles et dont ils furent les premiers garde du corps ; comme au jour où, parmi les premiers, ils ont combattu pour l'indépendance de la patrie et pour la liberté.

Les *orfèvres* exécutent au marteau, le chef d'œuvre des bijoux du moyen âge : la chasse de Saint-Éleuthère, et produisent sans discontinuer, depuis lors, jusqu'au début du XIX^e siècle, avec une véritable profusion, des orfèvreries de tout genre, religieuses ou civiles, pour finir par le service de table des Comtes de Mérode-Westerlo, le plus beau travail d'orfèvrerie, peut-être, du style Louis XVI.

Les *brodeurs* couvrent de la plus riche parure, les ornements d'église, les accessoires des autels, les bannières des confréries, les vêtements d'apparat ; car toujours, nos annales l'attestent, le goût de luxe fut excessif chez nos concitoyens, amateurs de faste et de représentation ; et de leur côté, les couturiers, les toiliers, les fabricants d'étoffes travaillent à l'envie, à créer des tissus dignes de cette riche décoration.

Les *trouvères*, maîtres de chapelle et fabricants d'instruments de musique, font des Tournaisiens des mélomanes et des exécutants dont la renommée est européenne (1).

(1) Le Tournaisien, rossignol de l'Europe,
Chante en hiver aussi bien qu'en été. (Chanson populaire locale).

Les *escriniers*, et les *ébénistes* meublent, avec autant de goût que de luxe, nos demeures, où se révèlent des intérieurs fort riches, dont les salons Empire, encore existants dans notre ville, donnent une haute idée.

Enfin, les *porcelainiers*, avec leurs élégants groupes en biscuit, et leurs vases aux riches décors, ajoutent aux mobiliers anciens une note d'une infinie délicatesse, tandis que par leurs riches services de table (tel celui du duc d'Orléans, par exemple), joints aux cristaux taillés (une spécialité locale), aux bronzes dorés, aux toiles damassées, ils assurent à nos tables la plus somptueuse parure.

Tout parle d'art à Tournai, tout s'y meut dans une atmosphère artistique, et dans le cœur de tout enfant de cette belle ville, sommeille un artiste !

* * *

Nous ne nous arrêterons pas à la peinture, ni à la sculpture, notre excellent confrère, le Baron Maurice Houtart ayant traité ces deux branches, mieux que nous ne pourrions le faire, dans les pages qui précèdent (1), et nous nous bornerons à parler de ce qu'on appelle plus spécialement aujourd'hui les *arts décoratifs*.

Orfèvreries.

Les plus anciens documents de nos archives communales mentionnent des orfèvres au XIII^e siècle, et de nombreuses ordonnances des magistrats communaux, dont la plus ancienne date de 1270, règlent l'exercice du métier. La corporation des orfèvres compte à toutes les époques de nombreux membres ; elle est surtout active et brillante au XIII^e et au XIV^e siècles, puis au XVIII^e et même au début du XIX^e siècle.

Les œuvres sorties de leurs mains, relativement encore assez abondantes, montrent leur excellence et leur habileté.

Sans prétendre faire honneur à nos orfèvres des riches orfèvreries du V^e siècle, retrouvées, en 1653, dans le tombeau de Childéric, découvert à Tournai, près de l'église St-Brice, il

(1) La sculpture, au surplus, a fait l'objet de nos recherches et de nos travaux que nous avons résumés dans notre récent ouvrage sur *les anciennes industries d'art tournaisiennes à l'exposition de 1911*.

serait cependant impossible de ne pas les signaler au début d'un article sur l'orfèvrerie tournaisienne, de même que nous ne pouvons passer sous silence la magnifique croix de bénédiction, d'origine byzantine, V^e siècle, conservée au Trésor de la cathédrale de Tournai



Baiser de paix de l'église
de Mourcourt.

Saint Eloi, évêque de Tournai, au VII^e siècle et orfèvre fameux, a dû encourager les efforts de ses diocésains dans la culture d'un art qu'il pratiquait lui-même, mais rien, si ce n'est le célèbre fauteuil du roi Dagobert, ne rappelle son souvenir.

La cathédrale possède une magnifique châsse de Nicolas de Verdun, datée 1205 ; cet orfèvre, dont quelques œuvres sont connues, notamment la châsse des rois mages à Cologne et le retable de Klosterneubourg, semble avoir travaillé à Tournai, où sans doute, il exécuta avec quelques compagnons la châsse de Notre-Dame.

Qu'il y eut alors des orfèvres excellents à Tournai, c'est ce dont on ne peut douter, en présence de l'admirable châsse de Saint-Eleuthère, dont *Didron*, dans les *Annales archéologiques*, dit que ni la France, ni l'Allemagne ne possèdent une œuvre d'égale valeur et de ce temps là.

Aucun document ne renseigne sur l'auteur de cette précieuse châsse, ornée de statues et de bas-reliefs en argent repoussé, ciselé et doré, de filigranes de la plus grande richesse et d'émaux superbes.

Tout ce que l'on sait, par un parchemin qu'elle renfermait et qui a été mis au jour lors de l'ouverture de la châsse en 1888, c'est qu'elle était terminée en 1247, date à laquelle elle reçut les reliques du saint. C'est la merveille de l'orfèvrerie du XIII^e siècle et le chef d'œuvre de l'art tournaisien et wallon.

La conception générale de l'œuvre, l'exécution de tous ses détails, l'expression et la noblesse de ses sculptures et, en par-

ticulier, l'admirable figure d'évêque qui représente St-Eleuthère, l'harmonie et l'éclat de la décoration, en font une des plus belles œuvres d'art qu'il soit possible de voir.

Le procédé adopté pour la décoration, spécialement les rinceaux en métal étampé, apparente cette superbe châsse aux plus belles œuvres du frère Hugo d'Oignies, la gloire des écoles wallonnes.

D'autres œuvres d'orfèvrerie, une croix à doubles traverses de la cathédrale, une autre du même genre, qui a figuré à l'exposition de 1911, un certain nombre de pièces conservées soit à la cathédrale, soit dans les églises tournaisiennes ou rurales, malgré tant de causes de perte des objets en métal précieux, témoignent que l'art de l'orfèvrerie a continué à être pratiqué avec succès pendant les siècles suivants. A défaut d'œuvres encore existantes, de nombreux inventaires, des pièces d'archives abondantes en fourniraient la preuve irrécusable.

Nos orfèvreries doivent porter des poinçons (ce qui, malheureusement, n'arrive pas toujours), qui permettent de les reconnaître et de les distinguer de celles des villes voisines. Ces poinçons, au nombre de quatre, généralement, sont d'abord une tour et un T, marques de la ville, puis la marque particulière de l'orfèvre, et enfin celle des esgards ou visiteurs du métier qui, le plus généralement, est une lettre d'alphabet, changeant chaque année, et qui, par le fait même, équivaut à peu près à une date.

Au XVI^e siècle, l'industrie des orfèvres semble avoir traversé une crise, à ce point, que pour exécuter la châsse des Damoiseaux, conservée à la cathédrale, on eut recours à un orfèvre brugeois, d'ailleurs inconnu, dont cette châsse porte le poinçon ; mais elle reprit bientôt, et tout au moins vers la fin du XVI^e siècle, son activité, témoin les vases sacrés : monstrances, reliquaires, ciboires et calices conservés dans nos églises et qui ont figuré à l'exposition de 1911.

Au XVII^e et au XVIII^e siècles, l'industrie des orfèvres fut très prospère ; leurs œuvres ont les caractères généraux de toutes les œuvres d'art de l'époque, mais elles se distinguent par la pureté et la noblesse de leur ligne, le bon goût de leur décoration et la perfection de leur exécution (1).

(1) Voir notre travail : *Orfèvreries tournaisiennes du 17^e et du 18^e siècle à l'exposition de Tournai, 1911*, dans les *Annales de l'académie royale d'archéologie de Belgique*, 1912.

Outre ces vases sacrés, nos orfèvres ont exécuté toutes les pièces que comporte le mobilier ecclésiastique, et l'orfèvrerie civile leur doit également des chefs d'œuvre.

Parmi les premières, on peut citer des croix d'autel et de procession, boîtes aux saintes huiles, statuettes et même statues de grandes dimensions, de saints et de saintes, parmi lesquelles il en est une de toute beauté, la statue de N.-D. d'Alsemberg, reliquaires de formes et de dimensions très variées, tels que monstrances, médaillons, cadres destinés à orner les autels, et bras de lumière.

Parmi les orfèvres de ce temps se distinguèrent: les Bargibant, Crabbe, de la Derrière, de le Pouille, Driet, Gabry, Hove, Lecocq, Steen ou Stienne, Volcart et, plus tard, les Amour ou Lamour, Belin, Bonnelle, de la Derrière, de le Mare, de le Vingne, Deschamps, Desrœux, de Surmont, de Surhon, du Coulobier, Flandin, Haghe, Hazard, Olivier, Pels, Sally, Steen ou Stienne, Volcart et, enfin, les Lefebvre, auxquels nous devons une mention spéciale, à raison de leur importante contribution à l'histoire de l'orfèvrerie tournaisienne.

Charles Lefebvre (1650-1694), ses fils, Gaspard, Piat et Jacques; ses petits fils, Marc, François-Joseph et Piat; ses arrière-petits fils, Jacques (Lefebvre-Caters) et Marc, ont pratiqué avec un succès étonnant, le métier d'orfèvres pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, le XVIII^e siècle et le commencement du XIX^e siècle. A côté d'eux, d'autres orfèvres du même nom ont aussi travaillé, mais tandis que l'œuvre des premiers est connue, celle des seconds, qui fut sans doute beaucoup moins remarquable, ne l'est absolument pas.

Les œuvres sorties des mains de ces orfèvres abondent dans nos églises. Sans parler des vases sacrés, on peut signaler des croix telles que celles d'Antoing et de Courtrai, de hauts chandeliers d'autel, des tabernacles (aux églises St-Brice, Notre-Dame, des Ursulines), des reliquaires, médaillons, seaux à eau bénite, clochettes, encensoirs, burettes, lampes et bras de lumière, bas reliefs ornant les autels de la cathédrale, portemissel, etc.

Les orfèvreries civiles des Le Fèbvre, plus originales, peut-être, que les pièces destinées au culte, ne le cèdent en rien aux premières. Un médaillon de Marc Lefebvre, qui représente Vénus visitant l'atelier de Vulcain, des cafetières, réchauds,

huiliers, flambeaux, vaisselle plate, boîtes à thé, enfin et surtout la magnifique vaisselle des comtes de Mérode-Westerloo, sont des œuvres de tout premier ordre.

Ce service, en particulier, qui fut commandé à Jacques Lefebvre-Caters, en 1787, et comprend encore actuellement quatre soupières, huit saucières et deux candelabres (une partie, seulement de ce qu'il fut à l'origine), est d'une somptuosité extraordinaire, d'une pureté de formes exquise, et d'une exécution admirable. On en a vu une des pièces principales à l'exposition de 1911.

Au début du XIX^e siècle, alors que presque partout l'orfèvrerie végétait, on constate, au contraire, à Tournai, une production très active d'œuvres de style empire, sans doute due à l'impulsion merveilleuse donnée à cette industrie à la fin du XVIII^e siècle, de telle façon que pendant une période ininterrompue de huit siècles, cette industrie fut brillante et particulièrement importante à Tournai.

Tapisseries de Hautes-lisses.

La corporation des hautes-lisseurs et des différentes branches de métiers comprises sous cette désignation générale, apparaît comme très florissante à Tournai, au début du XIV^e siècle, mais bien avant cette date, on y rencontre des tapissiers et des hautes-lisseurs et on y signale des œuvres exécutées par eux (1).

Arras avant Tournai avait joui d'une grande renommée dans cet art; c'est à cette ville que la cathédrale de Tournai s'adressa, en 1402, pour faire exécuter les deux magnifiques séries de tapisseries encore conservées de nos jours et qui retracent l'histoire de St-Piat et de St-Eleuthère, patrons du diocèse.

Les ateliers tournaisiens comptaient alors environ 120 maîtres; dans la seconde moitié du même siècle, ils en comptent le double, et la vogue dont jouissent alors leurs tapisseries met Tournai au premier rang dans cette branche d'industrie artistique, longtemps avant Bruxelles, qui excellera au XVI^e siècle, les autres manufactures des régions voisines, et celle des Gobelins qui ne fut créée qu'au XVII^e siècle.

(1) Voir notre livre: *Les Tapisseries de Tournai, les Tapisseries et les hautes lisseurs de cette ville*, 400 pages et 12 planches.

La seconde moitié du XV^e siècle et le premier tiers du XVI^e marquent la plus belle période de prospérité des ateliers tournaisiens.

Les cartons de ces tapisseries sont peints par les peintres les plus en renom: Robert Campin, Henri de Beaumetiel, Jacques Daret, Robert Dary, Simon Marmion, Roger de le Pasture, dit



Ecce Homo (Tapisserie de Tournai).

Van der Weyden, etc., et des achats importants sont faits, dès dès le milieu du XV^e siècle, par les princes les plus fastueux de leur temps, les Ducs de Bourgogne; Philippe-le-Bon, en parti-

culier, achète à Robert Dary et Jean de l'Ortie en 1449, les tentures de *l'histoire de Gédéon*, destinées à orner la salle des chapitres de la Toison d'or, puis *l'histoire d'Alexandre*, la *passion de Notre-Seigneur*, *l'histoire d'Ester*, *l'histoire du chevalier au Cygne*, des tentures complètes de chambres, etc.

Les tapisseries achetées pour l'ordre de la Toison d'or, comprenaient 8 ou 9 tentures de grandes dimensions; elles étaient exécutées en fils de laine, de soie, d'or et d'argent; elles devaient être terminées dans l'espace de quatre ans, et coûter 8.960 écus d'or, somme énorme pour l'époque!

Antoine Grenier vend à Georges d'Amboise, archevêque de Rouen, des tentures pour le palais épiscopal et pour le château de Gaillon; Nicolas Bloyart vend à Philippe-le-Beau, archiduc d'Autriche, quatre grandes pièces de tapisserie où sont représentées *l'histoire et la condamnation de banquet et de souper*. Ce même prince acheta encore «une riche tapisserie à la manière de Portugal et de Indie», et avant de quitter les Pays-Bas, il achète à Tournai, pour les emporter en Espagne, six grandes pièces de tapisseries de *l'histoire de banquet*, une chambre de tapisserie de *personnages de vigneron*, une autre de *personnages de bûcherons*; Clément Sarrasin vend à l'évêque Louis Pot, des tapisseries pour son palais épiscopal et d'autres pour l'église de Saint-Laumer, à Blois.

Au commencement du XVI^e siècle, on constate de nombreux présents de tapisseries faits à des personnages dont la commune voulait s'assurer les bonnes grâces: Anthoine le Vistre, conseiller du roi, monsieur de Poninch, gouverneur de la ville pour Henri VIII, le roi Henri VIII lui-même, Robert Wittfeld son conseiller, le comte de Suffolk, son grand maréchal, le cardinal Wolsey, son aumônier; à madame de Savoie, tante de Charles-Quint (à l'occasion de la visite qu'elle fit à Henri VIII à Tournai, en 1513). Cette dernière tapisserie, qui comportait six pièces et représentait la *Cité des Dames*, est réputée une des plus belles qui furent exécutées à Tournai.

L'empereur Maximilien I achète en 1510, à Arnould Poissonnier, huit tentures du *Triomphe de Jules César*, une chambre de *gens et de bestes sauvages*, une autre de *toutes choses plaisantes de chasse volerie et autrement*. L'évêque Charles de Croy achète aussi deux séries de tapisseries, représentant *l'histoire de Jacob* et celle de *Joseph*, qu'il donne, en 1554, à sa cathédrale, où on peut encore les voir aujourd'hui.